

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									J		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

PROLOGUE.

III

QUEL HOMME LES CROQUANTS CHOISIRENT POUR CHEF

Le nouveau chef saisit alors un pot qui se trouvait devant

Les Croquants, après avoir de nouveau protesté de leur dévouement le plus absolu, disparurent les uns après les autres par la fenêtre.

Il ne resta dans la salle que Stéphane de Montbrun et ses trois aides de camp.

Le jeune homme dit quelques mots à voix basse à Jean



Parlez, mon père, au nom du ciel ; s'écria la jeune fille en joignant les mains avec ferveur.

lui sur la table, remplit son gobelet jusqu'aux bords, et, le choquant contre ceux de ses compagnons :

— Je bois, dit-il, à l'égalité des droits et de la justice, à l'extinction des castes, à l'abolition des privilèges et au succès de notre généreuse entreprise !

Ce toast, ainsi qu'on dirait aujourd'hui, obtint un succès fou. Les gobelets furent vidés rubis sur l'ongle.

— A présent, continua le jeune homme, en reposant sur la table son gobelet vide, l'heure de nous séparer est venue, partez ! Avant que nous soyons plus vieux de vingt-quatre heures, vous entendrez parler de moi.

Ferré, qui sortit aussitôt et descendit dans la salle commune.

Son absence dura à peine dix minutes.

— Eh ! bien ? lui demanda le chef.

— Tout est arrangé.

— De quelle façon ?

— Voici : M. Du Luc est un noble gentilhomme ; son fils, âgé aujourd'hui de six ans, a été nourri par ma femme. J'aurais été fâché qu'il arrivât malheur à monsieur le comte. Je lui ai demandé sa parole de rester neutre, quoi qu'il arrive, pendant toute la guerre.

— Et...

— Monsieur le comte m'a donné sa parole, ainsi que les autres gentilshommes qui lui font compagnie ; alors je leur ai rendu la liberté et ils sont sortis.

Très bien ! et le gentilhomme qui est arrivé en même temps que moi dans l'hôtellerie ?

— Quel gentilhomme ? je n'ai vu personne.

Montbrun réfléchit un instant.

— Prenez garde à maître Grippart, notre hôte, dit-il enfin ; il est rusé comme un renard. Je me trompe fort, ou il joue un double rôle.

— Il n'oserait pas, répondit Jean Ferré...

— Pauvre sot ! reprit-il en haussant les épaules avec un sourire railleur. Savez-vous quel est ce gentilhomme qui est parti à la sourdine, sans dire gare ?

— Comment le saurais-je, monsieur, puisque je ne l'ai pas vu ?

— C'est le comte Hector de Fargis, commissaire extraordinaire de Sa Majesté dans la province de Limosin. Souvenez-vous, Jean Ferré, mon ami, ajouta-t-il en frappant doucement sur l'épaule du Croquant, atterré par cette révélation inattendue, souvenez-vous que nous devons tout voir et tout entendre.

— J'en souviendrai, répondit-il d'une voix creuse.

— Bien, maintenant partons, nous avons de la besogne cette nuit.

Sur ce mot ils quittèrent la salle.

IV

COMMENT FUT SURPRISE LA VILLE DE GOURDON PAR LES CROQUANTS, ET CE QUI S'ENSUIVIT

Gourdon, qui n'est plus qu'un assez gros village bâti dans une situation pittoresque sur le bord du « Bleu, » charmant cours d'eau au nom poétique s'il en fut, et, je crois, tout possiblement un chef-lieu de canton du département du Lot, était au XVII^e siècle une ravissante petite ville, servant d'entrepôt à la plus grande partie du commerce de la province de Limosin ; par sa noblesse hautaine et têtue, et surtout par son pèlerinage à Saint-Amadour, et la formidable épée à deux mains pendue par une chaîne de fer dans l'église de son abbaye ; épée que, à tort ou à raison, les habitants soutiennent être l'épée du paladin Roland ; cette formidable Durandal qui enfilait les Sarrasins comme des mauviettes et surtout tranchait, au dire du très-vénérable et très-véridique archevêque Turpin, les montagnes d'un seul coup, ainsi que chacun peu s'en rassurer en visitant les Pyrénées et traversant le pas de Roland près de Roncevaux, de sinistre mémoire.

Quoi qu'il en soit de l'authenticité de cette vénérable relique, si semblable hélas ! à tant d'autres, ce qui est certain c'est qu'elle est encore aujourd'hui pendue dans l'église de l'abbaye de Saint-Amadour, un saint Limousin qui, paraît-il, faisait de son vivant force miracles et a continué, on ne sait pourquoi, à en faire après sa mort.

Cinq ou six jours s'étaient écoulés depuis les événements que nous avons rapportés dans notre précédent chapitre ; la petite ville de Gourdon, d'ordinaire si calme et si tranquille, où, pendant le jour, c'était à peine si deux passants se rencontraient à la fois dans la même rue, et où, bien avant le couvre-feu, tout se faisait sombre, silencieux et solitaire, était en proie à une agitation et à un mouvement réellement étranges.

Bien qu'il fût près de dix heures du soir, les rues étaient remplies d'une foule affairée allant, venant, se heurtant, parlant,

criant, caquetant sur tous les tons de la gamme chromatique, les fenêtres étaient illuminées ; les places et les carrefours envahis par des soldats de toutes armes, bivouquant en plein air.

Ces troupes, au nombre de deux ou trois mille hommes, se gardaient comme en temps de guerre.

Elles avaient établi des postes avancés, des grand'gardes, et placé des sentinelles jusqu'en dehors de la ville.

De nombreuses patrouilles parcouraient les rues ; des estafettes lancées au galop allaient et venaient, entrant et sortant de la maison de ville, où les magistrats se tenaient depuis le matin en permanence, pour expédier des ordres aux chefs des corps disséminés dans les différentes positions.

La maison de ville elle-même, située au centre de Gourdon, sur la place, ressemblait à une forteresse, tant elle était soigneusement gardée.

Dans la matinée du jour précédent, monseigneur le marquis de Cœuvre, gouverneur pour le roi de la province de Limosin, avait fait son entrée dans la ville, à la tête d'un nombreux et brillant état-major. Depuis environ une semaine, les préparatifs étaient faits pour le recevoir dans sa maison de Gourdon.

A peine installé, le marquis, après avoir pris une légère collation, était remonté à cheval, s'était dirigé vers la maison de ville où il était entré en grande pompe. Il avait aussitôt convoqué les échevins et les autres magistrats en conseil extraordinaire et leur avait communiqué des lettres patentes du roi, que le matin même il avait reçues.

Ces lettres patentes avaient sans doute une extrême importance ; car les échevins, en les entendant lire, avaient fait une très-piteuse mine ; leurs traits s'étaient allongés ; plusieurs d'entre eux avaient pâli.

Cependant, rien de ce qui s'était passé dans le conseil n'avait transpiré au dehors, ce qui excitait beaucoup la curiosité, et augmentait le malaise et l'inquiétude générale.

Deux heures plus tard, des troupes avaient commencé à arriver, par petits détachements d'abord ; puis elles augmentèrent progressivement, si bien que vers trois heures de l'après-dîner, plus de trois mille hommes, infanterie, cavalerie et artillerie campaient sur les places, les carrefours, et même dans les rues, menant grand bruit, et installant leurs bivouacs, comme s'ils devaient faire un long séjour.

Alors des corvées furent requises parmi les paysans, les ouvriers et les petits bourgeois : on les arma de pelles et de pioches, et on les employa, sous la direction de plusieurs officiers, à faire des gabions et à élever des retranchements autour de la ville, tandis que des patrouilles de cavalerie parcouraient les villages et mettaient en réquisition forcée les bœufs, les vaches, les moutons, le blé, l'orge, les châtaignes, etc., etc. ; enfin, tous les vivres nécessaires pour approvisionner la ville. De plus, la milice bourgeoise fut convoquée, et ses chefs reçurent l'ordre de se tenir prêts à prendre les armes au premier signal donné par « le gros, » c'est-à-dire la cloche du beffroi.

Les habitants de Gourdon, fort peu au courant de la politique, et ne s'occupant habituellement que des affaires de leur commerce, n'y comprenaient rien à tous ces événements qui se succédaient avec une rapidité vertigineuse. Leur terreur était profonde d'autant plus qu'ils ignoraient tout ce qui se passait hors du rayon dans lequel il gravitaient d'ordinaire ; ils ne savaient à quelle catastrophe subite attribuer ces mesures qui semblaient les menacer de rien moins que d'un siège.

Les choses en étaient là au moment où nous reprenons notre

recit, par un contraste singulier, qui deroutait complètement les conjectures des esprits subtils du pays, sur les préparatifs menaçants dont nous avons parlé, l'hôtel du marquis de Cœuvre resplendissait de lumières, on entendait les sons d'une musique joyeuse; les bases de violes faisaient rage dans les salons, à travers desquels on voyait du dehors passer les ombres des danseurs.

Que signifiait tout cela ?

Pourquoi ses habits de fête, ces laquais chamarrés, ces escaliers jonchés de fleurs, ces illuminations splendides; au milieu d'une ville militairement occupée, et menacée selon toute probabilité de l'attaque subite d'un ennemi, dont la population tout entière ignorait jusqu'au nom ?

Nous pénétrons dans l'hôtel du marquis de Cœuvre, et, traversant, sans nous arrêter, les salons encombrés par la foule des invités, nous entrons dans un salon retiré, éclairé, seulement par une lampe voilée de façon à ne projeter qu'une lumière faible et tremblotante, et dans lequel trois personnes se trouvaient réunies.

Ces trois personnes étaient deux femmes et un homme.

La plus âgée des dames avait quarante-cinq ans à peu près; ses traits aux lignes pures et sévères, son visage pâle, et émacié, ses grands yeux noirs brillant d'un feu sombre et contenu, lui donnaient un aspect imposant ren du presque majestueux par le costume religieux qu'elle portait et sur lequel tranchait une croix pastoral en diamants.

Cette dame était la supérieure du couvent des Ursulines de Gourdon, chanoinesse de plusieurs chapitres d'Allemagne et sœur cadette du marquis de Cœuvre.

La seconde personne était le marquis de Cœuvre lui-même.

C'était un grand vieillard de soixante-six ans environ, encoire droit et vert, sec, musculeux, à la mine hautaine, au regard fier, dont les traits, hâlés par la fatigue des longues guerres auxquelles il avait assisté, avaient une expression de morgue orgueilleuse et de fierté indescriptibles.

Il se promenait de long en large dans le salon d'un air agité; la main gauche posée sur la poignée en fer de sa longue rapière, tandis que de la droite il caressait sa longue barbe blanche qu'il portait tout entière, à l'instar du roi Henri IV sur lequel il se modelait, en vieil ami et surtout en bon courtisan.

La dernière personne de ce trio était une jeune fille de seize à dix-sept ans au plus; ses traits fins et délicats avaient une pureté de lignes extrême, ses grands yeux bleus, pleins de larmes, se levaient vers le ciel avec une expression de douleur navrante: les masses luxuriantes de ses longs cheveux d'un blond cendré encadraient l'ovale de son visage, pâle comme un suaire. Ses vêtements de deuil faisaient ressortir d'une manière étrange la blancheur mate et presque cadavérique de ses mains effilées.

Cette jeune fille, presque une enfant encore, était mademoiselle Louise de Cœuvre, l'héritière du marquis, celle qui, disait-on, devait incessamment entrer en religion.

Les bruits de la fête, amortis par les épaisses tapisseries, ne pénétraient que par bouffées dans ce salon écarté.

Ainsi que nous l'avons dit, le marquis marchait avec agitation de long en large; les deux dames le suivaient anxieusement du regard; ni l'une ni l'autre ne parlait.

Soudain M. de Cœuvre s'arrêta, et frappant du pied avec colère, en même temps que ses sourcils gris et hérissés se fronçaient à se joindre :

— Puisque vous l'exigez, dit-il, je consens à m'expliquer ;

après tout, mieux vaut en finir tout de suite, je ne suis ni un dandy, ni un page écervelé, ce que je fais mon honneur m'ordonne impérieusement de le faire. Eh! mon Dieu! ajouta-t-il avec une brusque bonhomie, je l'aime, moi, cet enfant, que j'ai presque vu naître; je lui aurais pardonné peut-être.

Il s'arrêta.

— Parlez, mon père au nom du ciel! s'écria la jeune fille en joignant les mains avec ferveur.

La religieuse la contint d'un geste doux et impérieux à la fois, et regardant son frère en face :

— Nous attendons, monsieur? dit-elle nettement.

— Eh! bien! soit! reprit-il, apprenez que ce malheureux jeune homme, entraîné par de mauvais conseils...

— Ou poussé par le désespoir, murmura doulement la jeune fille.

Le marquis feignit ne pas entendre, il continua.

— Stéphane de Montbrun, le fils de mon meilleur ami! le fils enfin du brave soldat qui a versé comme de l'eau, le plus clair et le plus pur de son sang, sur tous les champs de bataille, pour le soutien de la cause de notre héroïque roi Henri...

— Eh bien? demandèrent les deux dames avec anxiété.

— Eh bien, reprit le marquis avec force, ce fils dégénéré n'est plus qu'un misérable rebelle, il fait cause commune avec les paysans révoltés.

— Mon père!

— Enfin, il est leur chef!

— Oh! s'écria la jeune fille avec désespoir.

Ses forces l'abandonnèrent, un tremblement convulsif agita tous ses membres; elle s'inclina comme un roseau frappé par la foudre, et tomba sans connaissance entre les bras de sa tante.

— Monsieur, dit celle-ci avec une expression de sanglant reproche, monsieur, vous avez tué votre fille!

— Moi! s'écria-t-il en s'élançant vers elle, pâle et terrifié car il adorait son enfant.

— Retirez-vous, j'ai besoin d'être seule avec elle, reprit la religieuse.

— Mais je vous en supplie, ma sœur!

— Sortez, mon frère, sortez, si vous ne voulez pas la voir expirer sous vos yeux.

Le marquis hésitait, il ne savait à quoi se résoudre, lorsque tout à coup un grand bruit se fit entendre au dehors, et plusieurs gentilshommes s'élançant l'épée à la main dans le salon.

— Messieurs! s'écria le marquis en se redressant et essayant de reprendre son sang-froid; vous m'expliquerez...

— Marquis! interrompit vivement le comte de Fargis, nous n'avons pas un instant à perdre; les Croquants ont enlevé nos grand-gardes; égorgés nos avant-postes et surpris la ville; venez ou tout est perdu!

— Eh! quoi?...

— Ecoutez, reprit le comte de Fargis.

En effet, un tumulte effroyable s'élevait de toute part, le tocsin sonnait à toutes les églises, le canon grondait sourdement: des cris de douleur et de colère se mêlèrent au roulement continu d'une mousquetade bien nourrie qui se rapprochait de plus en plus:

Les cris désespérés de: Vive le roi! étaient dominés par ceux de: Franchise! franchise! A sac! à sac! Ville gagnée! qui tonnaient sous les fenêtres même de l'hôtel avec une force toujours croissante.

Ainsi que l'avais dit le comte de Fargis, il n'y avait pas un instant à perdre pour essayer de sauver la ville, peut-être même était-il trop tard déjà.

Le marquis de Cœuvre le comprit ; son dévouement à son roi se réveilla ; le soldat remplaça aussitôt le père ; jeta un long et douloureux regard sur sa fille toujours évanouie, il dégaina son épée, et la brandissant au-dessus de sa tête, il s'élança au dehors en s'écriant avec un accent terrible :

— En avant ! messieurs, en avant ! pour le roi !

Les Croquants, avec une habileté qu'on était loin de supposer dans cette agglomération hétérogène d'individus mal disciplinés qui jusque-là n'avaient jamais risqué que des coups de mains peu importants, avaient réuni leurs bandes sans donner l'éveil aux troupes royales, à petit bruit ils avaient enveloppé la ville ; et, tout à coup, à un signal donné, l'avaient assaillie de tous les côtés à la fois.

Les soldats débandés, confiants dans leur nombre, mal gardés par leurs vedettes et leurs sentinelles, avaient été surpris à l'improviste.

Les avant-postes avaient été enlevés et égorgés par les Croquants que l'alarme n'était pas encore donnée ; si bien que les révoltés avaient pénétré presque sans coups fêri jusqu'au milieu de la ville.

Leurs bandes, rayonnant toutes vers un centre commun, se dirigeaient sur la place principale, où s'était concentré le fort de la défense.

La position devenait critique pour les troupes royales ; elles avaient perdu presque toutes leur artillerie, dont les pièces tournées contre elles par les insurgés, les décimaient affreusement sans que, malgré tout leur courage, elles pussent efficacement répondre à l'ouragan de fer qui passait sur elles comme un vent de mort.

Les soldats écrasés par la mitraille, ne se sentant pas soutenus, et croyant la retraite coupée, commençaient à plier ; leur hésitation n'allait pas tarder à se charger en déroute, lorsque l'apparition subite du marquis de Cœuvre et des gentilshommes de sa suite, leur rendit un peu d'espoir et rétablit le combat.

Stéphane de Montbrun, monté sur un magnifique cheval noir comme la nuit, l'épée au fourreau, tenant seulement son bâton de commandement à la main, bondissait au plus fort de la mêlée et se tenait malgré le flux et le reflux de la lutte, toujours en avant des siens.

La mousquetade crépitait autour de lui et formait une auréole flamboyante au-dessus de sa tête, sans qu'il parût s'apercevoir qu'il servait de but au soldats qui tiraient sur lui comme à la cible, sans réussir à l'atteindre.

Aussi les vieux soldats, honteux de leur maladresse et surtout fort superstitieux, éprouvaient-ils une terreur secrète en contemplant cet homme, qui semblait si froidement les braver, et dont la vie paraissait protégée par un charme. Ils s'éloignaient instinctivement de lui en se signant, et s'adressaient à ses adversaires qu'ils supposaient moins redoutables. De son côté, le marquis de Cœuvre faisaient des prodiges de valeur. Le vieux lion avait senti l'odeur de la poudre et s'en était aussitôt enivré.

A la tête d'une petite troupe d'élite, il se ruait sur les rebelles, avec un mépris de la mort, que ses ennemis eux-mêmes étaient contraint d'admirer, et dont la plupart se bornaient à détourner ses coups, sans les lui rendre.

Plusieurs fois il s'était élancé au-devant de Montbrun dans le dessein d'en finir en tuant ce chef redoutable, qui, de plus,

était son ennemi particulier ; mais chaque fois à l'instant où le marquis était sur le point d'atteindre le jeune homme, un flot de combattants se jetait entre eux et les séparait.

Cependant la bataille s'était changée en une effroyable bou cherie corps à corps. Royaux et rebelles s'étaient joints en une horrible mêlée. Cette lutte sans merci prenait les proportions d'un massacre épouvantable ; les troupes royales, aux deux tiers réduites, ne combattaient plus pour vaincre. Elles se sentaient enveloppées d'un infranchissable réseau de fer, dont les anneaux se resserraient de plus en plus autour d'elles. Les soldats essayaient seulement de vendre leur vie le plus cher possible à leurs féroces et implacables ennemis.

— Monsieur de Fargis, dit vivement le marquis de Cœuvre à celui qui voulait être son gendre, dans dix minutes nous serons tous morts ; ces démons sont invincibles. Pendant que je réunirai les quelques hommes qui nous restent pour tenter un dernier effort et nous ouvrir un sanglant passage, courez à l'hôtel, amenez ma fille et ma sœur : nous les mettrons au milieu de nous, et nous nous sauverons ou nous périrons ensemble. Est-ce dit ?

— Soyez sans crainte, monsieur, je vous obéis . dans deux minutes, je serai de retour.

— Allez, lui dit le vieux gentilhomme.

M. de Fargis s'élança dans l'hôtel, où il disparut.

Le marquis donna alors ses ordres, avec ce sang-froid et cette netteté, dont les vieux soldats seuls ont le secret.

Les troupes, reconnaissant la voix de leur chef, se massèrent peu à peu autour de lui, et bientôt formèrent une masse compacte et résolue, appuyée contre l'hôtel même et montrant aux insurgés un formidable front de mousquets prêts à tirer.

La baïonnette n'existait pas encore à cette époque. Elle ne fut inventée que plusieurs années plus tard sous le règne de Louis XIII.

Il y eut alors quelques secondes d'un calme d'autant plus terrible qu'il était facile de comprendre que les deux partis reprenaient seulement haleine, avant de tenter un dernier et suprême effort.

En ce moment le comte de Fargis reparut.

Le jeune homme était seul, pâle, défait, désespéré.

— Eh bien ! s'écria le marquis avec angoisse, car il avait le pressentiment d'une malheur, ma fille, ma sœur, où sont-elles ?

— Disparues, s'écria le marquis avec désespoir, disparues, sans qu'il soit possible de savoir comment !

— Oh ! je suis maudit, murmura le marquis d'une voix sombre, ce démon les a fait enlever !

Et se redressant tout à coup avec une énergie terrible :

— Vive Dieu ! le misérable ne jouira pas de son triomphe ! En avant, en avant ! Vive le roi !

— Vive le roi ! crièrent les soldats en s'élançant au pas de course sur les Croquants.

Ceux-ci les reçurent bravement, sans reculer d'une semelle.

Le choc fut terrible, la lutte affreuse ; pendant quelques minutes qui durèrent un siècle, la mêlée trépigna furieuse sur place.

Royaux et rebelles combattaient avec toute la rage du désespoir, ne tombant que mort.

Cependant le marquis de Cœuvre avait oublié ses douleurs personnelles pour ne songer, en ce moment suprême, qu'au salut de ses troupes, si vaillantes, mais que le nombre accablait.

Il reconnaissait, avec cette colère de l'homme vaincu par la fatalité, qu'une plus longue résistance était impossible et que

tous ses soldats succomberaient bientôt sur cette place maudite, lorsqu'un coup de sifflet strident traversa la place et domina un instant le tumulte de la bataille et les oris des combattants.

Aussitôt comme si ce coup de sifflet eût été un signal, les rebelles qui, jusqu'alors avaient présenté un front infranchissable aux royaux s'écartèrent à droite et à gauche, dégagèrent les rues, et ouvrirent instantanément aux troupes royales de larges passages par lesquels celles-ci se précipitèrent avec des hurlements de joie.

Elles étaient sauvées.

Les ennemis avaient disparu, pour ne reparaître qu'en arrière des lignes de leurs adversaires.

Les Croquants, satisfaits de la prise de la ville et de la victoire qu'ils avaient remportée, laissaient la retraite ouverte à leurs ennemis, qu'ils dédaignaient d'ancantir.

Le marquis de Cœuvre et les gentilshommes de sa suite, entraînés malgré eux par le tourbillon qui les emportait sortirent de Gourdon; poussés l'épée dans les reins, et poursuivis jusqu'à quatre lieues de la ville, ils ne parvinrent à se reformer, qu'à l'entrée d'une gorge étroite, dont il leur aurait été facile de défendre le passage, si les rebelles avaient essayé de compléter ainsi leur victoire, mais ceux-ci se retirèrent.

M. de Cœuvre, délivré enfin des ennemis qui le harcelaient, donna les ordres nécessaires au salut des troupes à M. de Fargis.

Puis, le général fit place au père.

La douleur du marquis fut amère, son cœur se brisa sous le poids de son infortune. la douleur le dompta.

Toute sa sauvage énergie de soldat se fondit dans les larmes mais hélas! l'espoir lui-même, ce bien suprême des malheureux lui était interdit.

Huit jours plus tard, les troupes royales étaient chassées de la province de Limosin, dont les Croquants demeuraient les seuls maîtres.

Ainsi qu'ils l'avaient promis, leur nouveau chef avait accompli des miracles.

V

COMMENT LE COMTE DE FARGIS ÉPOUSE MADemoiselle LOUISE DE CŒUVRE.

Grâce à la direction qui lui avait été imprimée par Stéphane de Montbrun, la rébellion avait pris un nouvel et redoutable essor.

Elle s'était, en quelques jours, étendue comme une traînée de poudre; toutes les places fortes de la province avaient été reconquises et enlevées avec une habileté et un courage à toute épreuve; un mois à peine après les événements que nous avons rapportés dans le chapitre précédent, il ne restait plus un soldat royal dans tout Limosin,

Pendant ce long mois l'orgueil paternel de M. de Cœuvre avait été mis à une rude et pénible épreuve, d'autant plus rude, d'autant plus pénible que sa colère se brisait fatalement contre l'impuissance reconnue d'une vengeance immédiate ou même à venir en face de cet insaisissable ennemi qui lui avait à lui-même infligé une sanglante défaite.

Dix jours après la prise de Gourdon le marquis avait reçu par une voie qui était demeurée inconnue, une lettre de sa sœur la vénérable Abbessse des Ursulines.

Cette lettre très-courte et très-laconique, écrite évidemment dans le but de rassurer M. de Cœuvre, se réduisait en substance à ceci:

« Lors de l'attaque générale de la place centrale de Gourdon par les insurgés, les deux dames avaient été enlevées à l'improvisto, et remise aux mains de Stéphane de Montbrun, au pouvoir duquel elles étaient restées; le chef des rebelles les avait traitées avec distinction, sauf leur position de prisonnières, elles se trouvaient aussi bien qu'elles étaient en droit d'espérer, l'abbessse ajoutait même en post-scriptum, que la santé de sa nièce s'était notablement améliorée; qu'elle supportait sa captivité avec une patience et une résignation, qui faisaient son admiration et dont elle ne pouvait deviner les motifs. »

C'était tout.

Ce « post-scriptum » plongeait le marquis dans des fureurs qui approchaient de la rage, malgré les consolations que ne cessait de lui prodiguer le comte de Fargis, car, parfois, les commentaires ironiques de ses amis sur ce malheureux événement arrivaient jusqu'à ses oreilles, et puis, pour tout dire, M. de Cœuvre, malgré ses préjugés religieux et autres, était un homme de trop d'esprit pour ne pas convenir avec lui-même dans son fort extérieur qu'il était, lui, la seule cause de ce qui s'était passé et que son orgueil et son intolérance ridicules, avaient forgé les armes dont il était si profondément navré.

Entre temps, la situation des rebelles, malgré leurs succès répétés, devenait très-critiques. Le roi Henri IV, à bout de longanimité, fatigué de ces désordres qui menaçaient d'engendrer une guerre sociale, la pire de toutes dans un état despotique, avait résolu d'en finir avec la rébellion et d'écraser d'un seul coup l'armée des insurgés avant que ceux-ci, dont les forces s'accroissaient avec une rapidité extraordinaire, fussent devenus formidables.

Bien que le roi Henri IV, contraint par les circonstances, eût passé la plus grande partie de sa vie à guerroyer bravement pour reconquérir son héritage, il était surtout et avant tout un homme politique; les moyens diplomatiques, qui avaient l'avantage de prévenir l'effusion du sang, convenaient surtout à la douceur extrême de son caractère et à la sympathie instinctive qu'il éprouvait pour ces pauvres gens qu'il considérait plutôt comme des enfants égarés de sa grande famille que comme des sujets rebelles: ce fut donc la diplomatie qu'il employa.

Les Croquants n'étaient pas tous de la religion prétendue réformée; une grande partie professait la religion catholique; le roi réussit à formenter entre eux des discussions qui ne tardèrent pas à s'envenimer et à aboutir à une scission complète.

Si bien que la grande armée insurrectionnelle se partagea en deux corps, manœuvrant séparément et faisant chacun la guerre dans son intérêt et à son point de vue particulier; les catholiques agissant d'un côté et les protestants ou huguenots, ainsi qu'on les nommait alors, de l'autre.

Ce résultat obtenu, le roi chargea le sieur de Chasteignère d'Albain, son lieutenant, c'est-à-dire sous-gouverneur de la Marche, de se porter dans le Limosin où était alors le fort de la révolte, et de secourir le sieur de Chambaret, qui avait succédé, en qualité de gouverneur de la province, au marquis de Cœuvre.

Le marquis, afin de poursuivre plus facilement la vengeance qu'il méditait contre les Croquants en général, et Stéphane de Montbrun en particulier, avait résigné ses fonctions de gouverneur de Limosin et ne s'était réservé qu'un commandement militaire, qui lui laissait la faculté de guerroyer à sa guise.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 1^{er} JANVIER 1881 — (No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE IER.

LE JUBILÉ DU PROFESSEUR TCHTO-TO-KOY.— (Suite.)

C'était prudent de sa part, les lunettes bleues étaient au grand complet et il leur fallait des preuves d'orthodoxie nihilistes qui dissipassent tous les soupçons.

Le professeur ne les leur laissa pas attendre. D'ordinaire, pour les discours gastronomiques, on attend le dessert ; lui débata avant même de s'asseoir à table.

Il aurait dû le soir même poignader le tyran de sa propre main qu'il n'eut pas été plus violent.

Comme le caméléon, ce triste personnage changeait de couleur suivant le milieu dans lequel il se trouvait.

Son seul principe de morale était celui-ci : tout est bon qui peut servir.

Or, une déclaration d'athéisme et de révolte contre les lois lui étant utile, ce fut par là qu'il commença.

À elle seule, la décoration de l'immense salle à manger du fameux restaurateur Macarof, était un audacieux défi jeté à l'autorité. Piotr Alexandrovitch Mikael Jvanovitch et deux ou trois autres étudiants, chargés par leurs camarades de l'ordonnance du banquet auquel ne devaient prendre part que des affiliés à la nouvelle secte, y avaient apporté tous leurs soins.

L'ornementation, objet principal de leurs préoccupations, formait, à elle seule, un véritable poème, un peu lugubre pour une réunion qui aurait dû être joyeuse, mais parfaitement en harmonie avec les idées de destruction et de néant des jeunes exaltés démolisseurs,

L'immense table en fer à cheval, complètement dépourvue de ces fleurs que les Russes aiment tant à prodiguer dans toutes les fêtes, n'avait pour tout ornement que la pièce d'orfèverie qu'il est d'habitude d'offrir au professeur dont on célèbre le jubilé.

Posée sur un piédestal d'ébène brodé de clous d'argent, elle représentait un hercule barbu et à cheveux coupés en rond comme ceux d'un moujik dont il portait le costume, chemise boutonnée au cou et flottant sur un large pantalon emprisonné dans des bottes à semelles épaisses, sous lesquelles le héros foulait une croix brisée, un drapeau surmonté de l'aigle à deux têtes et les débris d'un trône écroulé, symboles de la religion, de la force militaire et de l'autorité impériale. Debout au milieu de ces ruines, cet homme, dont un cercle d'or sur lequel on lisait gravé en caractères rouges le mot NIHIL, ceignait le front, d'une main s'appuyait sur une hache, de l'autre élevait une torche d'où jaillissait une flamme.

La tenture couvrant les parois de la salle n'était pas moins lugubre ; noire avec une frange blanche, elle ressemblait à un drap mortuaire sur lequel, de larges couronnes d'immortelles jaunes régulièrement appliquées, on lisait les noms des principaux précurseurs ou initiateurs du Nihilisme : HERTZEN, le célèbre fondateur de la " Cloche " qui, le premier, osa sonner à Londres où il s'était réfugié le tocsin de la révolution sociale ! BOZAROF, à la fois docteur en médecine et romancier, auteur du pamphlet violent intitulé " Père et Enfants " ; TCHERNI-

CHEWSKY, ce rêveur sentimental en même temps que venimeux dans le livre ayant pour titre ces simples mots : " Que faire " qui fut à 33 ans exilé au fond de la Sibérie où peut-être vit-il encore, et enfin BOKOUNINE, l'homme des barricades de Dresde en 1849 et de Paris pendant la Commune, ce follioulai-re violent et haineux qui eut le triste mérite de faire faire un pas immense au Nihilisme en le transportant du domaine de la théorie rêveuse dans celui de la pratique brutale, qu'aucun orime ne fait reculer.

— Pour ingénieux, c'est ingénieux, dit le Français à son ami, qui lui expliquait les inscriptions et les allégories prodiguées sur les murailles ; mais c'est égal, ça ressemble un peu trop à une fête de croquemort.

Les vrais Nihilistes ne partageaient pas cette avis, aussi applaudirent-ils quand le professeur, avec un faux air désolé, s'écria en levant les yeux et les bras au ciel :

— Malheureuse patrie, c'est bien là ton image :

— Si le dîner est en harmonie avec cette décoration lamentable, j'aurais mieux fait de rester chez moi, pensa l'ancien communal ; à Paris nous faisons mieux les choses.

Sans être somptueux ni même fort recherché, le banquet valait pourtant mieux que l'ordinaire du Français, qui se consola en mangeant de ne pouvoir pas comprendre le discours tantôt véhément, tantôt sentimental et attendri de ce faux patriote, qui, payé et décoré par le gouvernement, en profitait pour déblâter, à huis-clos, contre l'empereur :

Que de gens sacrifient à la soif d'une vaine popularité leur bonheur et leur conscience !

Sous le crêpe dont par dérision on avait voilé son portrait, Alexandre II semblait entendre avec douleur les paroles aussi injustes qu'insolentes qu'écoutaient avec une joie haineuse les assistants.

En montant sur le trône, le tzar, si violemment attaqué, entreprit les réformes avec une noblesse de sentiments et une énergie d'action admirées de tout l'univers. Attaché à réprimer des abus, tellement enracinés depuis des siècles que les plus hardis novateurs osaient à peine les signaler, tant ils croyaient impossible de les extirper, ce prince, après vingt ans d'efforts de chaque instant, avait effacé les divisions de castes, émancipé les serfs, transformé son vaste empire, accordé plus qu'on ne pouvait espérer, réprimé des complots, mécontenté des ambitions, aboli d'injustes privilèges, accordé au peuple une liberté raisonnée et raisonnable. Comme Titus, il pouvait se dire : je n'ai pas perdu mon temps ; et tous ces labeurs, toutes ces fatigues, toutes ces bonnes intentions aboutissaient à des attaques passionnées, à des reproches immérités, à des conspirations pour ainsi dire publiques.

Hélas ! il est plus facile de faire des ingrats que des heureux, quand on est roi comme Louis XVI ou empereur comme Alexandre.

Au fond du cœur, s'il lui en restait un, le professeur d'histoire aussi bien que les hauts fonctionnaires, les popes, les propriétaires, les juges, les hommes sérieux, rendait peut-être justice à son souverain et s'avouait ses bienfaits ; mais il avait souffert des applaudissements de cette jeunesse dévoyée par lui ou ses pareils et ce fut avec une voix vibrante et un accent de colère qu'il prononça ces paroles, qui sont à la fois le symbole et le programme de cette utopie insensée qu'on appelle le Nihilisme :

— Dans le grand œuvre de la construction du nouvel édifice social, chaque groupe d'ouvriers est représenté par une nou-

vello génération, investie d'une tâche spéciale. Si chacune de ces générations exécute le travail qui lui est tombé en partage, l'édifice s'élèvera splendide, harmonieux. Nous ne sommes, nous, que des manœuvres chargés de démolir l'ancienne construction, nous n'avons pas à nous inquiéter de ce qu'on mettra à sa place ; abattons, brisons ce qui s'oppose à l'élevation du nouvel édifice. Quo faut-il abattre, me demanderez-vous ?

L'orateur releva ses lunettes, et promena son regard sur l'assemblée,

— Tout, vociféra un gros propriétaire adonné à l'ivrognerie, qui lui avait fait perdre son poste de juge de paix.

— Vous l'avez dit, reprit Doubina, en posant sa main sur son cœur, abattons tout ce que nous voyons, tout ce qui existe actuellement !

— Hurrah ! vive le professeur Doubina : bravo ! voilà qui est parlé ! s'écria-t-on de toutes parts.

D'un geste solennel, il étendit les deux mains comme s'il pontifiait.

— Frères et amis, écoutez mes paroles, continua-t-il :

« Moi, Doubina, en votre présence, je répudie solennellement tous les anciens préjugés. Pour moi, il n'y a ni religion, ni gouvernement, ni famille, ni droit de propriété dans la forme actuellement admise. Tout cela est un tas de vieilleries, c'est la défroque de nos pères, ce ne sont pas des institutions librement votées par un couple libre.

« Transmettons à la génération qui viendra après nous une immense plaine à l'horizon incommensurable, une plaine sur laquelle il n'y aura plus ni préjugés, ni autorités, aucun vestige de l'esclavage, et qui sera toute préparée à recevoir l'empreinte du monument à élever.

« Démolissons pierre par pierre l'édifice des anciens préjugés, et quand ne sera écroulé le dernier refuge où se cachent ce qu'on appelle autorités, couchons-nous nous-mêmes sous les décombres, couvrons-nous de la sainte terre russe comme d'un vaste linceul, et pleins de confiance dans nos successeurs, écrivons-nous : « Notre tâche est finie ! »

Cette fois la salle faillit crouler ; étudiants et étudiantes, popes et employés, propriétaires et fonctionnaires applaudissaient trépidamment, pleuraient de joie, on eut dit le serment du Jeu de Paume.

Doubina, épuisé par son éloquence, était retombé dans son fauteuil et s'épongeait le crâne.

Tout-à-coup, il se fit un grand silence ; une jeune fille merveilleusement belle venait d'entrer, suivie d'une compagne, dans la salle du festin. Elle marcha droit au vieillard, fléchit le genou devant lui ; puis, se relevant, lui posa sur la tête une couronne en or de feuilles de chêne et d'olivier, qu'elle avait apportée, puis à haute voix elle dit : « Au nom de la Russie reconnaissante j'offre cette couronne à son défenseur. »

CHAPITRE II

LA COMTESSE FÉDORA ET SA SUIVANTE

L'effet produit dans l'assemblée des Nihilistes par l'entrée soudaine de la belle étrangère, son action inattendue et sa disparition aussitôt après, fut d'abord une sorte de stupeur générale bientôt suivie de témoignages non équivoques de satisfaction de la part d'une partie des assistants, de vive improbation de la part des autres.

Ainsi qu'il est facile de le penser, si les hommes applaudirent,

les femmes au contraire blâmèrent avec une énergie d'autant plus prononcée, que leurs blâmes sévères prenaient naissance dans une jalousie instinctive.

La laideur pardonne rarement à la beauté ; or, quoique les bachelières, doctresses, ou simples étudiantes qui assaisaient au banquet ne fussent pas toutes disgraciées de la nature, toutes, sous leur méchant chapeau de paille, serré dans leurs fourreaux bruns, et leurs lunettes bleues sur le nez, ne sentait que trop qu'entre elles et cette inconnue, portant avec une aisance pleine de dignité une toilette d'une élégante simplicité, la comparaison ne pouvait pas être à leur avantage.

De là une foule de remarques d'abord ironiques et contonues qui, allant crescendo et devenant de plus en plus acerbes, intimidèrent les vénéreux admirateurs de l'héroïne et les réduisirent bientôt au silence.

Les mots d'intrigante, de poseuse, d'aristocrate, décochés, par des lèvres pincées, contre la porte par laquelle la jeune fille venait de sortir, se croisèrent sur la longue table avec des regards irrités ou moqueurs, et Aniouchka la doctresse, une grande maigre, dont la petite vérole n'avait brodé d'arabesques rouges le visage plat et parcheminé, s'oublia jusqu'à dire que cette aventurière pouvait bien n'être, n'était même certainement qu'une misérable créature, gagée par la police de la troisième section, pour surprendre les secrets des patriotes et les livrer ensuite aux vils suppôts de l'inquisition soupçonneuse du tzar, oppresseur de toutes les libertés.

Cette accusation, glapie d'une voix aigre, allait sans doute devenir l'exorde de quelque nouveau discours du professeur Tchto-lo-Koy, qui déjà toussait dans sa main, en tournant la tête de côté, comme un homme habitué à toutes les délicatesses du grand monde, quand le beau Jules, continuant à ne rien comprendre à ce qui se disait autour de lui, s'écria en frappant sur l'épaule de son voisin avec une familiarité pleine de bon goût :

— Ah ça, mon cher ! est-ce qu'elle ne va pas revenir, la belle princesse démocrate ?

— Ça, une princesse, fit Piotr Alexandrovitch, en s'essuyant les lèvres avec le revers de sa main, c'est une « aventureuse » que personne ne connaît.

— Dites une exaltée, si vous voulez, mais quant à être princesse et démocrate à la fois, elle l'est parbleu bien.

— Comment donc, vous savez cette affaire avec vérité, interrompit curieusement la fille du pope Vasili Vasilevitch, en se penchant avec un tel empressement vers l'ex-colonel, qu'elle renversa un demi-verre de vin sur la nappe,

— Que demande-t-elle ? fit Jules, ne comprenant pas cette phrase rendue plus incorrecte encore par la prononciation et l'accent de la bachelière.

— Si vous connaissez cette princesse ?

— Pourquoi pas, vous savez bien son nom, vous, je pense.

— Personne ne le sait ici.

— Mauvais plaisant ! fit le Français ; pas plus tard qu'hier vous me parliez d'elle.

— Je vous jure que...

— Voyons, voyons, qui donc m'avez-vous dit être une des principales adeptes du Nihilisme à Pétersbourg ?

— La comtesse Fédora Mikailovna, quel rapport...

— Quel rapport ! interrompit le colonel, en partant d'un éclat de rire, c'est elle parbleu !

— Comment vous dites, moussié ? demanda anxieusement la rousse Vera Vasilevna en allongeant son visage taillé en mu-beau de fouine.

— Jo dis quo cello quo vous traitez d'aventurièro est tout simplement la princesse ou comtesse, jo no sais pas au justo lo grade, Fœdora Mikailovna.

— Pas possible, murmura Pietro Alexandrovitch, craignant d'être la dupe d'une plaisanterie.

— Par saint Pétrôle, patron de mon association, jo vous jure que la personne qui, tout à l'heure, a posé une couronne sur la tête de notre illustro professeur, est la comtesse Fœdora Kourdukof, fille de Kourdukof qui a fait une si énorme fortune dans la ferme des eaux-de-vie, et pupile du général-major Pankratif, qu'on appelle à Pétersbourg « Jambé-de-Bois. » Quo diable ! je dois bien la connaître, puisq' jo lui donnais des leçons de français avant de venir ici.

Ce nom devrait avoir parmi les conspirateurs une bien grande notoriété, car les conversations cessèrent comme par enchantement pendant quo tous les yeux se tournaient vers le Français, de la bouche duquel on attendait sans doute de curieux détails.

Mais Jules était trop habile pour perdre les avantages qui résultaient pour lui de l'attention qu'il venait de surexciter, et, sans paraître remarquer ce quo les convives désiraient de lui, il feignit de ne plus s'occuper qu'à savourer je ne sais quelle indigeste pâtisserie que faisaient circuler en ce moment de silencieux moujiks, auxquels leur chemise rose, posée sur le pantalon bouffant, leurs bottes à glands et leur chevelure partagée au milieu du front, donnaient un cachet tout particulier.

Un homme qui possède un secret connu de lui seul acquiert une importance qu'il perdrait aussitôt en le divulguant; aussi l'ex-colonel se garda-t-il bien de commettre cette faute.

— Laissons leur croire, pensait-il, que j'en sais plus long qu'eux sur leur nihilisme, quo j'ai reçu les confidences de leurs chefs, et que si jo ne parle pas, c'est quo je ne veux pas faire en public des révélations d'une extrême gravité.

Aniouchka la jalouse ne pouvait se contenter de ce mutisme. Pour le faire cesser, elle pensa que le mieux serait d'attaquer l'ennemi par surprise.

— Vraiment, fit-elle, avec un sourire équivoque, si cette Fœdora est celle dont j'ai en effet souvent entendu parler, il faut avouer que nos frères de Pétersbourg font preuve d'une grande modestie en se soumettant à la conduite d'une jeune personne, faisant partie de ce qu'on appelle la haute société, et de bien peu de prudence, en se laissant diriger par une semblable écervelée.

Disant cela, elle regardait Jules, qui, sans paraître y prendre garde, dit simplement à son voisin.

— Quoique un peu lourds, ces gâteaux ne sont pas mauvais. Comment appelez-vous ce genre de pâtisserie, mon cher ?

— Des pirogui, fit l'étudiant, tout ahuri, la comtesse est-elle aussi riche qu'on le prétend ?

— Un million de roubles argent, une terre superbe à Karkof des mines dans l'Oural, un palais dans l'île de Vassili-Ostrov à Pétersbourg, puis je ne sais quoi encore. Ce caviar est exquis, est-ce ici qu'on le prépare ?

— Non, à Astrakan. Son curateur ne fait-il pas partie de la 3^{me} section ?

— On le dit. Pourquoi fabrique-t-on le caviar plutôt à Astrakan qu'ici ?

— Ici il n'y a pas d'esturgeons, tandis que là-bas on les pêche en abondance et l'on prépare leurs œufs sur la place.

— N'est-elle pas un peu folle, cette comtesse, fit la fille du pope ?

— Jo ne l'ai jamais entendu dire, modemoiselle.

— Dans tous les cas, sa mise est extraordinaire, et ses grands airs aristocratiques sident peu à une personne qui a la prétention de diriger un mouvement social de l'importance de celui que nous préparons, reprit Aniouchka; les choses sérieuses doivent, ce me semble, se traiter sérieusement. Vous a-t-elle exposé quelquefois ses théories ?

— Elle ne m'a jamais montré son programme, et quant aux secrets qu'elle pourrait m'avoir confiés, fit Jules en se boutonnant d'un air digne, vous comprenez qu'il ne m'appartiennent pas.

— Et moi, je suppose qu'ils appartiennent à tout le monde, ricana la vieille fille, à ses femmes de chambre, à sa tailleuse, son coiffeur, et avant tout à son curateur le policier; tout le monde doit en avoir sa part, elle aime à se produire.

— Quand on est jeune, riche, belle, élégante comme la comtesse, jo comprends qu'on aime à se faire admirer, remarqua naïvement Pietro Alexandrovitch.

— Alors on se contente de jouer le rôle de poupée, et on n'aspire pas à remplir celui de citoyenne austère, ne vivant que pour son pays, renonçant à toutes les joies, prête à endurer toutes les privations, à subir les derniers supplices, s'il le faut, pour conquérir de haute lutte cette citadelle dont le despotisme qui veille à ses portes avec ses soldats et ses canons a fait la prison des libertés du peuple.

— Nous les renverserons, ces portes et ces murs, vociféra tout à coup un étudiant, vêtu d'un costume râpé, et porteur d'une longue chevelure inculte, indice certain qu'il appartenait à la classe des artistes socialistes, c'est-à-dire de ces barbouilleurs qui, se croyant du génie parce qu'ils vivent dans la malpropreté, veulent régénérer le monde avec des théories écloses dans un cerveau mal équilibré.

Aniouchka se serait bien passée de cette interruption importune, mais beaucoup d'assistants ne compranaient pas le français, ils applaudirent à la sortie de leur camarade, qui paraissait devoir mettre un terme à une discussion qui ne leur apprenait rien, et, se tournant vers le professeur Tohto-to-koy, réclamèrent le silence pour que le fougueux historien pût adresser, sans aucun effort de courage, une nouvelle et véhémement allocution à ses auditeurs, toujours disposés à accueillir favorablement les discours les plus insensés, pouvu qu'ils fussent une exhortation à la révolte contre les loise contre le souverain.

Pendant que l'hypocrite Doubina prononçait sa violente philippique contre le tzar, auquel il devait tout, et exposait, avec un faux enthousiasme, des théories dont il ne croyait pas un mot, l'ex-colonel fédéré réfléchissait profondément; il ne voyait pas encore clairement, mais il entrevoyait déjà un rôle à jouer à cette assemblée de fous, et, ce qui lui importait beaucoup plus, une fortune à faire aux dépens de nouvelles dupes.

(A CONTINUER.)

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

111, R. de P., Montréal.

60, Rue St. Gabriel